Bulletin de l'association des ingenieurs
de l'institut industriel du nord de la france
n° 7, octobre 1923, pp. 3-10

Conseil du Commerce extérieur de la France. — Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos Camarades que, par décret du 7 octobre 1923, rendu sur la proposition du Ministre, après avis de la Commission instituée le 9 mars 1921, le Président de la République a nommé Monsieur Hector FRANCHOMME, Industriel, Conseiller du Commerce extérieur de la France, pour une période de cinq ans.

Les Ingénieurs I. D. N., en appréciant tout le nouveau lustre que leur distingué Président apporte à leur origine commune, se resserreront encore davantage autour de lui pour le féliciter, le remercier et lui manifester leurs sentiments d'affectueuse confiance.

NÉCROLOGIE

FAURE Jean (1891). — Un deuil cruel frappe notre Association: Jean FAURE est mort!

Le lundi 29 octobre, dans la matinée, un bruit sinistre se répandit, comme

M. Jean FAURE

une traînée de poudre, dans toute la ville de Lille: le Directeur des Tramways était décédé subitement la veille au soir. Ce fut une stupeur chez tous nos Camarades qui connaissaient toute la vigueur intellectuelle et morale dont faisait toujours preuve notre ancien Président, malgré un état physique assez précaire. Ce fut aussi la désolation, car nul plus que Jean FAURE n'avait su s'attirer plus de sympathie, nul plus que lui n'avait rendu plus de services à ses Camarades, nul plus que lui n'avait montré plus de bonté du cœur. Combien sont-ils les Ingénieurs I. D. N. qui ont mis le pied à l'étrier dans les services de la Compagnie de tramways de Lille, soit à la plate-forme, soit aux ateliers, soit à la voie! Combien sont-ils ceux que Jean FAURE a aidés et poussés dans la carrière comme dans les combats journaliers pour l'existence! Combien sont-ils enfin ceux que sa générosité a soulagés et que son cœur indulgent et confiant a réconfortés!

La perte que nous faisons est immense et irréparable. I. D. N. convaincu et ardent, il s'est toujours entouré d'Ingénieurs I. D. N. Sa carrière brillante et heureuse lui a permis de porter le renom de notre Ecole en différents points de la France et de l'Etranger et son influence reconnue dans les Conseils d'Administration dont il était membre, a créé partout une atmosphère favorable aux Ingénieurs I. D. N., dont nous avons eu une manifestation publique dans le discours de M. Daniel BERTHELOT.

Jean FAURE a tant fait matériellement et moralement pour les Ingénieurs I. D. N. que nous devons à sa mémoire plus qu'un souvenir, mais un véritable culte !

FAURE Jean est né le 5 juillet 1870, à Issoudun (Creuse). Il fit ses études au Lycée de Guéret et au Collège de Saumur et entra à l'Institut en 1888; il en sortit en 1891, diplômé. Après deux années passées à l'Ecole des Maîtres-Mineurs de Douai, d'où il sortit avec le n° 1, il fit une année de service militaire au 34e régiment d'artillerie, à Angoulême.

FAURE débuta dans l'industrie en 1891, aux Chemins de fer économiques de Valenciennes, où il fut d'abord Ingénieur, puis Chef d'Exploitation jusqu'en 1897.

De là, il fut nommé Directeur des Tramways à vapeur de Bayonne à Biarritz (1897-1899), puis Directeur des Tramways à vapeur de Moudania à Brousse, en Turquie d'Asie (1899-1901), puis Directeur des Tramways électriques d'Astrakan (Russie) (1901-1904), et enfin Directeur des Tramways électriques de Lille et de sa Banlieue, en 1904.

Il a été membre de la Chambre de Commerce de Constantinople, et, en cette qualité, il a fait plusieurs études sur les Mines, en Asie-Mineure.

Il était Administrateur des Ateliers de Constructions Electriques du Nord et de l'Est, des Tramways d'Astrakan, de la Société d'Eclairage de Wervicq, Bousbecques et d'Halluin.

Dernièrement, il a été fait Chevalier de l'Ordre de Léopold et il était Commandeur de l'Ordre du Medidjet et Officier d'Académie.

FAURE est entré au Conseil d'Administration de notre Association en 1905; il en a occupé la Présidence de 1914 à 1920.

FAURE a été un travailleur dans toute l'acception du mot. Sa brillante carrière, il la doit à un labeur incessant, à une haute conscience de son devoir vis-à-vis de sa Société, servie par une vive intelligence et un jugement sain et bien équilibré.

Ses débuts à Lille furent assez pénibles. Il y arrivait pour procéder à la transformation de la traction animale et mécanique des tramways en traction électrique. Il eut à établir de nouvelles conventions, vaincre des routines, liquider certains privilèges, maîtriser une grève assez violente. Comme il venait de Russie, on le surnomma « l'ours blanc », le « knouteur », et cependant il ne faisait montre de volonté et d'énergie que par nécessité, parce qu'il fallait venir à bout des difficultés qui se dressaient à chaque pas, mais son cœur n'y était pas. Petit à petit, les choses s'arrangèrent et aujourd'hui tout son personnel le pleure comme un père.

FAURE était très répandu dans tous les milieux, à Lille, où il avait acquis droit de cité. Son autorité et son influence étaient grandes et nombreux étaient ceux qui avaient recours à ses conseils éclairés.

Aussi la petite église des Bois-Blancs, de Canteleu-Lille, ne put-elle contenir la grande affluence de personnes venues pour s'incliner une dernière fois devant

la dépouille de celui qui emportait leur respect, gagné par tant d'années de travail, de dévouement et d'amitié. Presque tout le Conseil d'Administration était présent, ainsi que les anciens Présidents et un très grand nombre de Camarades.

Après la cérémonie religieuse, notre Président Hector FRANCHOMME prit le premier la parole, et, avec une voix et un geste qui firent la plus grande impression et arrachèrent des larmes, prononça le discours suivant:

Discours de M. Hector Franchomme

Dans un grand manteau gris éclaboussé d'or fauve,
L'automne à pas furtif erre dans la Forêt.
Les chênes orgueilleux courbent leur tête chauve
Sous l'âpre vent du Nord qui souffle sans arrêt.

Et taciturne, il va, tandis que le ciel mauve
Le nimbe d'un rayon triste comme un regret.
Il secoue en passant les arbres qu'il dépouille
De leur couronne de feuillage au ton de rouille.

Et, quand il n'entend plus de joyeuses rumeurs;
Lorsque, plus rien ne chante et que plus rien ne bouge,
Triomphant, il regarde au fond du couchant rouge
Couler le sang vermeil de l'Eté qui se meurt!

Ce tableau de la Nature à l'heure de son agonie, cette peinture qui fait pressentir nos révoltes et nos angoisses devant la mort impitoyable, ces beaux vers de René Berton, je les choisis pour les déposer comme un bouquet de fleurs aux parfums immortels pour embaumer à jamais le souvenir de notre cher Ami.

En ces jours de Toussaint où les cris de joie n'ont pas d'écho, tout nous incite à la ferveur, au souvenir de nos morts. C'est le cadre traditionnel de nos pleurs et de nos regrets.

Hier, le Gouvernement de la République, par la voix autorisée des préfets de nos départements invitait toutes les communes de France à célébrer, les 1er et 2 novembre, la mémoire de nos 1.500.000 héros. Et nous, les I. D. N., par la mort d'un de nos chefs, nous nous sommes acheminés vers ce champ de douleur pour célébrer aussi la mémoire de l'Ingénieur Jean FAURE, qui a mérité par son labeur, par la bonté de son cœur, par son dévouement à notre grande Association, l'estime et la reconnaissance de tous ses camarades.

Jean FAURE quitta l'Ecole avec la promotion de 1891, dont il fut une Etoile. Tout de suite l'industrie du transport l'attire. Il veut devenir le soldat du Rail. Après un stage rapide dans une de nos grandes Compagnies, il est distingué par nos voisins du Nord. Ses admirables qualités de technicien et d'administrateur le placent au premier rang. Et c'est à pas de géant (le croirait-on aujourd'hui?) que sa carrière s'affirme. Partout où il faut construire, partout où il faut développer l'action, entreprendre, agrandir; partout où l'administration chancelle, où l'exploitation s'infléchit, Jean FAURE est appelé, Jean FAURE intervient, travaille et triomphe par son intelligence et par sa volonté. En France, comme en Russie et comme en Orient; à Bruxelles comme à Lille; à Constantinople comme à Biarritz, dans le Nord et dans l'Est, il multiplie sa tâche, il donne ses conseils, sa direction, mais avec et partout un peu de son cœur, comme hélas! aussi un peu de son être. Les plus grandes épreuves ne lui sont pas épargnées.

Comme aux plus braves échoient les postes d'écoute, à la veille de la Grande Guerre il est placé à la tête de notre Société.

C'est en 1914 qu'il saisit, des mains vigoureuses et sûres de notre cher VANDIER, notre gouvernail, sans se douter de l'immense épreuve qui l'attend. Son courage n'est pas surpris. Les obstacles, par leur puissance, ne l'ont jamais terrifié. Son cheval est d'acier. Mais, quand même, la route a été dure. S'il ne tombe pas, il fléchit. Sa voix, son geste, sa démarche se sont affaiblis, et quand, à la fin de la guerre, il veut se lever pour accueillir le soldat revenant des armées, j'eus l'alarme et je m'aperçus que si l'ami avait gardé son cœur, dans l'effort surhumain il avait perdu sa force. Le corps était rompu.

Mais l'œuvre reste là et l'appelle. Il faut marcher, marcher quand même, marcher toujours. Il faut grouper les camarades venus à Paris pour réclamer l'assistance de notre mère commune, il faut encourager et soutenir les familles des réfugiés, il faut secourir les prisonniers, il faut aider le Ministère de la Guerre, qui a le plus pressant besoin d'ingénieurs jeunes et vigoureux pour la direction des usines. Alors, nous le vîmes chancelant, groupant autour de lui les plus anciens comme les plus jeunes du Comité et fournissant un travail considérable.

L'Association est chez elle chez lui. Ses bureaux sont les nôtres, notre Secrétariat est entièrement à sa charge.

Et sans amertume, comme sans regret, n'ayant d'autre souci que le plus grand bien de tous, il accepte tous les concours, d'où qu'ils viennent, des plus jeunes, des plus ardents, des plus intrépides, pourvu que ces concours n'aient d'autre but: « Le salut de notre grande Ecole et celui de ses enfants ».

Son retour à Lille lui apporte le spectacle de la débauche de destruction de l'envahisseur. Sur le désastre, il ne pleure pas une minute. Et rapide, instantané, il commande, il organise, il ressuscite, et une à une, dans notre laborieuse cité lilloise reparaissent, comme de très vieilles grand'-mères échappées de la tourmente, les voitures vertes au ton pâle, et marchant à pas comptés.

Depuis, ce fut l'achèvement de la réparation, ce fut le rétablissement de toutes les lignes de la Compagnie, ce fut le mariage de sa fille qui lui apportait un fils selon son cœur, ce fut la récompense accordée par le Roi des Belges à un fidèle serviteur des intérêts de son pays, ce fut le passage de sa présidence dans des mains beaucoup moins brillantes qui s'efforcent, mais en vain, d'égaler sa maîtrise...

Puis, ce fut la mélancolie des jours sans santé, sans espoir, où la souffrance de vivre s'infiltre et s'impose, et où il faut, pour combattre la désespérance de ceux qui vous aiment, sourire, sourire toujours.

Ce fut cet isolement au milieu du bonheur des autres qui décuple la cruauté du sort mauvais, où il semblait nous dire:

Souvent, le jour est beau, mais je ne le vois pas;
Souvent, le soleil luit, je trouve qu'il fait sombre;
Souvent, tout paraît gai; moi, je sais que tout sombre;
Le monde va chantant et mon cœur est si las!

Dimanche encore, malgré ce cœur qui ne battait que laborieusement, il montait l'escalier qui le conduisait à l'appartement de sa fille pour dire adieu au nid familial qu'il avait créé lui-même, puis, tout à coup, il s'éteignit.

Adieu, mon cher ami! Dormez en paix! Votre vie fut un exemple de travail honnête et persévérant. Nous vous rendons grâce et nous vous rendons justice.

L'histoire de votre existence restera gravée dans nos annales. Elle sera l'héritage et l'illustration des générations qui vous suivent sur les bancs de cette Ecole que vous avez tant aimée. Et nous n'oublierons pas le chemin de votre toit hospitalier, pour déposer aux pieds de la femme admirable qui fut la si digne compagne de votre vie, l'hommage de nos cœurs reconnaissants et désolés.

Puis, ce fut M. Charles DE LAUWEREYNS, avocat, au nom de la Société de Secours mutuels de la Compagnie de Tramways, en celui des employés et ouvriers et au nom des Ingénieurs.

Discours de Me de Lauwereyns

L'homme de bien ne disparaît pas tout entier. Son image demeure, précise, devant les yeux de ceux qui l'ont aimé et sa mémoire survit, comme un exemple.

La vie de notre ami Jean FAURE est celle d'un bénédictin des temps nouveaux. Il a été l'un de ceux qui font honneur à nos générations, parce qu'à côté des frivoles et des jouisseurs, ils sont la charpente solide de notre civilisation et travaillent dans la ruche au milieu des frelons qui bourdonnent. L'Institut Industriel du Nord peut s'enorgueillir à bon droit d'avoir donné une pléiade de ces hommes de devoir, savants, chercheurs et courageux, qui sont comme le levain de notre vie économique.

Les Ingénieurs qui sont ici et qui, au lendemain de la guerre, l'avaient choisi pour Président, lui rendent ce témoignage autorisé qu'il comptait parmi les meilleurs.

Sa carrière, depuis les débuts dans le Proche-Orient, jusqu'à la dernière heure, ici, est uniformément moulée dans ce seul mot: TRAVAIL. La guerre a rencontré en lui une machine physique déjà minée par l'intensité du labeur; elle en a brisé les ressorts; et, depuis le milieu de la grande tourmente, c'était prodige de voir cette belle intelligence, claire, vive et intacte, cette volonté sans défaillance, commander dans une enveloppe corporelle qui semblait ne plus vouloir suivre et qu'il forçait quand même à obéir. Depuis sept ou huit ans, au milieu de souffrances parfois intolérables, dont il ne disait rien, qu'il subissait avec le stoïcisme d'un ascète, sans cesser de sourire, d'être aimable, sans jamais mêler à la douceur de sa voix et de son langage l'amertume de sa douleur, il a de haute lutte fait marcher la bête, asservie à l'esprit.

Et son ardeur ne s'est pas départie du combat de tous les instants auquel il était voué, combat courtois, à armes loyales et saines, mais incessant, car les difficultés ne lui ont pas été ménagées.

La guerre, surtout, s'est abattue sur le réseau qu'il dirigeait, avec une haine destructive dont il est loin de pouvoir encore se dégager. Dès la fuite de l'ennemi, Jean FAURE s'est mis à l'œuvre et la population de cette vaste agglomération ne saura jamais quelles luttes il a entreprises pour rétablir à la fois le service du public et la santé de la Société dont il avait la charge. Car ce ne serait profit ni pour l'un ni pour l'autre que l'un ou l'autre vînt à péricliter.

Il a achevé de s'user jour par jour à cette tâche; mais, quelles que fussent ses souffrances, pouvoirs publics et associés doivent lui rendre cette justice qu'il ne s'y est pas épargné. Il a, dans ces derniers temps, alors que les médecins tentaient en vain de lui imposer quelque repos, redoublé d'efforts pour mener à bien la nouvelle Convention, où l'exploitation du réseau doit puiser les sources d'un nouvel essor. Et cette lourde besogne administrative accomplie, il allait se consacrer de toute sa volonté à l'œuvre de restauration définitive que l'horizon, enfin

élargi devant lui, et la liberté de mouvements enfin reconquise par les concessionnaires, permettaient de mettre au point. C'est à ce moment que, soudain, le dernier ressort physique qui obéissait encore à cette énergie indomptable, s'est brisé. D'autres achèveront son œuvre, mais ils reconnaîtront d'abord qu'il a bien préparé leurs moyens.

Energie! Volonté! Ces mots ne pouvaient manquer d'être le leit-motiv de l'oraison funèbre de cet homme, dont l'existence s'est confondue avec l'exercice même de ses fonctions. Il suffisait de le voir, de l'entendre quelques instants, pour savoir que tout en lui était tendu vers le but assigné à son intelligence si ouverte, si nourrie d'idées générales, si chargée de notions techniques et que rien ne pouvait l'en faire dévier.

Par un de ces contrastes qui sont le charme de notre race, au milieu de cette puissante organisation, un cœur d'or!

Tracer de cet homme de bien un portrait où ne serait pas mise en pleine lumière sa bonté, serait en retirer l'âme.

Tous ceux qui l'ont approché le savent bien, et spécialement ceux qui ont vu de près quels combats intérieurs se livraient en lui chaque fois que l'intérêt de la discipline et les nécessités rigides de l'organisation industrielle le mettaient en conflit avec sa bienveillance profonde et son exquise sensibilité. Il fallait bien que la volonté prît le dessus et dirigeât, mais au prix de quelles controverses secrètes, quand il lui fallait sévir. Ceux qui l'y ont parfois contraint en ont souffert bien moins que lui.

Aussi quelle joie et quelle jeunesse de la joie, quand il pouvait se féliciter des services de son personnel, et se trouver en toute confiance au milieu de ses employés et ouvriers, réunis dans leurs fêtes intimes!

C'est tout spécialement au nom de la Société de Secours mutuels des Employés et Ouvriers de la Compagnie des Tramways que je me dresse ici pour dire quelles affections profondes Jean Faure emporte dans sa tombe. Mais, je puis également attester quelle amitié véritable j'ai lue à cœur ouvert, dans cette âme limpide, pour le personnel dévoué qu'il aimait. Au premier rang, les adhérents de cette belle Société qui faisait sa fierté et qu'il considérait comme une seconde famille. Quand elle traversa la période de fièvre de croissance qui l'avait anémiée au point de la mettre en péril, il attendit sa guérison avec la patience qu'il fallait et la foi que sa robustesse permettait de garder en une désintoxication spontanée. Mais quand apparut l'heure de la convalescence, quand les forces, puis la pleine santé, revinrent, il semblait dire: peu importe que mes forces à moi déclinent, si celles-là, qui sont celles de l'avenir, se développent et s'assainissent.

Et ce fut, mes chers camarades de la Société de Secours mutuels, une grande consolation que vous avez apportée à ses derniers jours, que le spectacle de votre union refaite et de votre prospérité rétabli.

Rappelons-nous Jean Faure au milieu de ses employés, de leurs femmes, de leurs innombrables enfants, aux fêtes de l'Arbre de Noël, en tant de circonstances où il aurait voulu communiquer à chacun la sympathie qui le liait à tous.

Rappelons-nous l'entrain avec lequel il applaudissait aux succès de cette Lyre Mutuelle des Tramways, dont il fut dès le berceau le bienfaiteur, et qui, elle aussi, m'a chargé de lui dire toute sa gratitude.

Mais rappelons-nous aussi la dernière cérémonie publique au cours de laquelle nous l'avons entouré, et conservons-en le symbole! La dernière image de ce grand ami, c'est celle que le photographe a fixée, à l'entrée des usines de la rue

Auber, devant la plaque commémorative où sont inscrits les noms des employés et ouvriers de la Compagnie morts pour la France. Au milieu de tout son personnel, des familles des grands morts, devant la Musique des Tramways, qui vient d'exécuter la *Marseillaise,* nous le voyons debout, dans toute la mesure où son corps chancelant consent à soutenir sa haute et noble pensée. Et, la voix brisée d'émotion, à la vue de la foule de ses collaborateurs — on peut dire la foule, hélas! — qui ont donné leur vie à la Patrie, il leur adresse les actions de grâces de la reconnaissance et de l'amitié éblouie par la gloire.

Non loin de lui, discrètement, sa femme, ses filles, son gendre, les ingénieurs de la Compagnie, son fidèle et dévoué M. Leroux, tous les siens — devant qui je m'incline profondément, — écoutent sa parole avec tendresse, avec angoisse... Ce n'était pas ce jour-là, dans cette grande émotion où son cœur battait à se rompre, à l'unisson du nôtre, qu'il devait aller rejoindre ceux qu'auréole et nimbe la douce et réconfortante lumière du devoir accompli.

C'était bientôt...

Mais, contrairement au mot désespéré par lequel, dimanche soir, sa fille aînée, dans l'accablement de la douleur, m'annonçait que « tout était fini! », je dis, moi, que seule est finie la douceur de vivre que sa bonté donnait aux siens, à ses subordonnés, à ses amis, et que tout le reste durera, son œuvre, son exemple et la mémoire de son âme d'élite.

Je croyais avoir rempli ma funèbre mission et celle que me dictait mon cœur. Je devais à ce moment laisser la parole aux représentants de ce groupe de collaborateurs immédiats, ingénieurs et chefs de service qui ont vécu jour par jour dans l'intimité de leur Chef, et de ce personnel dévoué qui, en dehors même de la Société de Secours mutuels, constitue la grande famille des Tramways de Lille.

Et voici que ceux à qui revient cet honneur, un à un se retournent vers moi en me disant que leurs forces les trahissent et que leur voix s'étrangle! Vous qui croyez pouvoir dominer votre émotion, me disent-ils, parlez pour nous et dites-lui notre douleur!

Jean Faure, pouviez-vous ambitionner plus magnifique hommage d'affection que celui-là; mais, moi-même, comment ne comprendrais-je pas que les pleurs de tous vos collaborateurs sont l'adieu le plus éloquent et le plus délicat que jamais dirigeants et dirigés d'une industrie aient adressé à leur Chef, leur meilleur Ami.

Le Camarade Lemire voulut dire quelques mots au nom des amis personnels du défunt.

Discours de M. L. Lemire

Mesdames, Messieurs, Amis et Chers Camarades,

Après les éloges tant mérités par lesquels on vient d'essayer de matérialiser devant vous, en quelques instants, ce que fut toute la vie laborieuse de l'homme, du travailleur, du Directeur, de l'Administrateur, de l'altruiste que nous pleurons aujourd'hui, je voudrais me permettre, malgré l'émotion qui m'étreint, de parler de l'homme intime, au nom de ceux qui ont plus étroitement vécu cette intimité, qui en ont plus particulièrement éprouvé tout le charme.

Voilà bien près de 35 années que, dans les amphithéâtres d'une même Ecole, une sorte d'attraction instinctive porta les uns vers les autres quelques étudiants,

pourtant d'origines et de milieux dissemblables, de régions très différentes. Ce fut déjà l'Intime-Union. Celle-ci se poursuivit à travers les temps et les lieux et se continua dans les familles pour beaucoup d'entre nous.

Lorsque Jean FAURE, après l'évolution de sa destinée en France et à l'étranger, fut nommé à Lille, berceau de sa formation technique, il devint le centre d'affection vers lequel convergèrent les Membres de notre Association dispersés par les hasards de l'existence. C'est avec lui que nous revivions d'autres temps que le recul des années embellissait de jour en jour; c'est avec lui que nous évoquions les choses présentes; c'est près de lui que nous trouvions cette infinie bonté qui soudait entr'eux des sentiments divers, quelquefois opposés. O! ces délicieuses conversations cœur à cœur! Ces heures inoubliables de discussions amicales, qui passaient si vite, dans lesquelles apparaissaient dans toute leur beauté l'esprit sain, l'âme élevée, le cœur généreux et aussi la volonté charmeuse de notre Jean FAURE. Il en restait une sorte d'enchantement reposant et bienfaisant qui était pour ses amis un puissant attrait. Si ceux qui l'ont simplement approché ont apprécié sa vive intelligence, ses brillantes qualités de discussion, une fermeté de caractère, qui n'était pas tout à fait ordinaire, dans la défense des intérêts qui lui étaient confiés, ceux qui l'ont connu dans l'intimité peuvent témoigner que la plus grande générosité, la sensibilité la plus vive, la plus confiante bonté, une indulgence parfois téméraire, habitaient cette dépouille qui réunit aujourd'hui tant de regrets autour d'elle.

Et maintenant, fini!

En ce jour d'ultime manifestation humaine, où tant de pensées sont avec son souvenir, ceux que Jean FAURE honorait plus particulièrement de son amitié apportent à sa mémoire leur contribution affectueuse, et à sa famille, pour laquelle il était un dieu, l'hommage attristé d'une douleur partagée.

M. ORY, professeur honoraire de droit à la Faculté libre de Lille, parla également au nom de l'amitié dont il vanta les bienfaisants effets, et enfin M. Daniel BERTHELOT, membre de l'Académie des Sciences, apporta le tribut de regrets du Conseil d'Administration de la Compagnie de Tramways de Lille. Son discours fut particulièrement émouvant, et l'éloge qu'il fit de FAURE et de la grande Ecole qui le forma si bien grâce « au juste équilibre qu'elle a su apporter dans » l'enseignement de la science et de la technique », « Ecole dont la réputation » s'étend d'ailleurs bien au-delà de ces régions », fut des plus vifs, des plus brillants et des plus nets. Ce discours, prononcé avec une diction, une clarté parfaites, une grande précision et une émotion vraie, fit une profonde sensation.

La foule, après un dernier hommage à la famille en larmes de notre pauvre ami, se retira vivement impressionnée et triste comme le jour brumeux qui éclaira la cérémonie. Le corps, dans l'après-midi, fut conduit à la gare pour être dirigé sur Issoudun, où il reposera dans le caveau de famille. L. L.

Adresses inconnues :

Le Secrétariat n'a pas actuellement l'adresse exacte des Sociétaires dont les noms suivent. Les Camarades qui posséderaient des renseignements à ce sujet rendraient service en les lui communiquant.